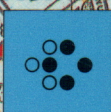


La ville sans nom

Frédéric Valabregue

Roman



P.O.L



La ville sans nom

DU MÊME AUTEUR

Vues d'Abandon, *éditions Lettres de Casse*
Rumeurs, *éditions Collodion*

Frédéric Valabrègue

La ville sans nom

roman

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1989
ISBN : 2-86744-147-1

à Jean Demélier

I

*Un personnage oublié par son auteur.
L'art d'en accommoder les restes.*

Le Fond et la Forme. La surface et le fond. Le haut et le bas. La gauche et la droite. L'envers et l'endroit. Points cardinaux brisés et miettes de sens.

Miroitements et troupeaux d'éclats montent au-dessus de ma tête ou de ce qui m'en tient lieu. Un liseré de verre vole tout là-haut. Une peau de méduse se dilate et se resserre. C'est le ciel ou ce qui m'en est donné par le roulis.

D'ici, je le perçois comme le cul d'une bouteille et selon une vision dite en œil de poisson, rond et bombé, le ciel, et de plus énucléé de sa seule pupille, le grand soleil dispensateur d'hymnes.

Nous nommons encore, nous, les trépassés, les songe-creux de longue haleine, sans que pour autant cette nomination nous réchauffe ou nous éclaire, perdus en nous-mêmes dans la purée des nous, des il, des je et des autres, mêlant nos noms et nos chronologies, nous

les nommons donc, Ciel et Soleil qui nous manquent et vers lesquels, séraphiques ou icaresques, nous ne nous envolerons jamais. Stop. J'arrête là.

Répétons-nous.

Il ne faudrait pas démarrer sur de si longues tirades. Je m'y perds trop vite. Jamais je ne retombe sur mes pieds. Disons que je viens de me mettre en voix, que c'était l'équivalent d'un léger gargarisme.

Ce ciel présumé marque tout de même une frontière que je vois descendre jusqu'à moi lorsque les vagues équinoxiales creusent leur abîme. Equinoxiale ! Mot de haute tempérance ! On en a plein la bouche ! Je formule toujours envers ce vieux moi-même qui s'écroule à l'étage au-dessous – roulé-boulé de tibias et fémurs vers les métatarses – des vœux de sobriété. Pourtant, si l'on se méfie systématiquement de toutes les inepties que l'on prononce, il faut oser aller plus loin, ne serait-ce que pour varier le magnifique programme qu'offre l'éternité : en l'occurrence, compter les vagues et quelques créatures égarées : roucaous, verdaous, bleuaous, gobis et autres poissons de roche. La langue d'ici exagère dans l'élégance. Elle est pleine de sons en *asse*, en *ard* ou en *âtre*. L'estrasse, par exemple, qui s'estramasse, s'estrancine et s'escagasse. Les pétasses. Le cagnard et la caillasse. Les radasses.

Cela ne fait sourire que moi et l'éternité que dans sa toute-puissante mansuétude Monsieur Nulle Part m'a accordée s'étire tant bien que mal. Vraiment, ce n'est pas mieux que de compter les vagues. L'insomnie rend radoteur. Les radotages rendent méchant. Les grands malades, car ma demi-mort ne m'a surtout pas guéri, sont fielleux et atrabilaires. La méchanceté conserve comme dans de la saumure les rares filaments de chair blanchâtre, et voilà le *âtre* dont il était question, qui me

perruquent la tête, tissés aux algues et aux filets des pêcheurs.

Il faudrait commencer par le début. Tout a toujours commencé par le début. C'est ce que moi, l'abbé Faria, expliquais à mes ouailles. C'est aussi ce que caquette la poule devant l'œuf qu'elle a pondu : Es-tu mon père ou mon fils ? Sur ce sujet, je ne vais pas me presser parce que je suis intarissable.

Adagio. Lorsqu'un début de lumière s'infiltré à travers les rochers, un semblant de gaieté me ressasse de vagues pensées de genèse. Genèse, le mot n'a-t-il pas été autant roulé que mes os par des bouches remplies d'ordures ? D'ailleurs, pour digérer un pareil terme, il faudrait avoir un gésier à la place de la bouche : avaler une bouchée de petits cailloux et remâcher jusqu'à ce que ça passe. J'ai moi-même perdu mon dentier "sécurité sociale" il y a quelques dizaines d'années. Je m'en servais, le faisant claquer entre deux ressacs, pour éloigner les jeunes murènes aux dents de tortionnaire qui venaient se loger dans mes orbites creuses.

Chacun pourrait raconter la sienne, de genèse, sans que cela offre de réelles variantes aux versions officielles, de Chaos en boîte de Pandore, de tohu-bohu en voleuse de pommes. Mais si tohu et bohu furent effectivement dissipés, qu'est-ce donc que cet *hic* et *nunc* où des ludions de papier gras montent et descendent avec le rythme de la mer, où rampent des scolopendres coprophages et des lottes à la gueule de bulldog ? En réalité, me voici en pleine bouillabaisse et je n'imagine pas un seul instant que ce peut être le paradis. On pense que la mer purifie tout, il faudrait y regarder à deux fois.

De début, il n'y en a pas. C'est toujours la même pouvelle brassée et rebrassée. Moi-même ai fait le tour

de la baie cinq ou six fois ces dernières décennies. Je ne m'en plains pas. Si j'avais été jeté à l'eau avec sextant et boussole, je ne saurais pas davantage où j'en suis. Tout se ressemble et mon trouble est égal. Peut-être n'ai-je jamais quitté le même point, malgré le mouvement perpétuel ? Parce que rien ne change vraiment, ici, très bas, dans le trente-sixième dessous de la cité. Il faudrait donc reprendre par le début. J'en suis incapable. Tout se confond unanimement dans la même durée.

Le début donc. Je n'ai jamais eu loisir de lire les conneries du sieur Dumas. Je sais que sa féconde plume a bien engraisé sa ventripotence et pas plus. Mais réfléchissons tout de même quelques secondes, en toute mauvaise foi. Lorsque le jeune gandin de ses dames, l'affriolant coiffeur aux moustaches en guidon de vélo, j'ai nommé Edmond Dantès alias Comte de Monte Cristo, fut envoyé de par le fond en bas des murailles du château d'If, feignant le mort et un surin caché dans son sac en jute, et qu'il put réapparaître à la surface pour gagner la grotte aux friandises (guimauve-améthyste, topaze-cassonade, saphir à la réglisse, diamants de marshmallow, émeraude à la rhubarbe) sorties de l'insatiable appétit puéril de l'auteur susnommé, il fallut bien que les matons découvrirent mon propre et véridique cadavre. Qu'allais-je devenir, moi que l'auteur laissait en plan sur le grabat d'une cellule qui n'était pas la mienne ? Hé bien, je puis faire aujourd'hui toute la lumière sur une page désinvoltément tournée. Je suivis quelques jours après le même chemin qu'Edmond Dantès et me réveillais de ma catalepsie dans la mer glacée, étrangement adapté au milieu aquatique.

Cela ne s'est tout de même pas passé aussi gaillardement et je n'ai pas toujours eu la truculence forcenée des Dumas. (Combien de Père de Fils, de Fils de Père

dans les lettres françaises !) Non, les choses n'ont pas été aussi faciles ! Remontons encore dans le temps et disons plutôt toute la vérité.

Abbé, j'étais plutôt ranci par les patenôtres. Très bon enfileur d'alléluias, très contrit, très mortifié, très confit dans des dévotions surnoises. J'étais une sorte de Raminagrobis de la mystique. J'aimais les angoisses frileuses, les odeurs d'encens et de cire, la mauvaise fièvre du jeûne.

A moins que je ne me trompe de passé?... Je ne sais plus. Pas plus que je n'ai lu ce bon gros Dumas père, je n'ai aujourd'hui de passé. Mais deux fois enfermé, dans la solitude de mes vœux et dans celle de la prison, ça, je m'en souviens. Enfermé à double tour, ce qui vous fêle un crâne en un rien de temps. Je crois me souvenir que j'avais bien plus pâle figure qu'aujourd'hui. Il est vrai que depuis le vin est venu ajouter ses couleurs.

Contrairement aux Dumas, j'ai toujours eu un petit appétit, j'ai toujours ressenti une vague nausée devant ce que d'aucuns nomment le banquet de la vie. Depuis, je me suis libéré de ce côté enfantin qu'a le désespoir. Il a fallu d'abord que la mer me délave et me tanne. Qu'elle me broie dans ses mâchoires. Toute ma bile en est partie. Maintenant, je galèje.

Donc, très mauvais prêtre, très mauvais désespéré, mauvais batteur de coulpe, auteur définitivement oublié d'un *Traité de Réunification de Chacun par Soi-même* et conteur exécration de confusion, voici aujourd'hui ce que je puis en dire d'une façon définitive : *Acqua in bocca, fils de l'Italie ! Cesse de pleurer sur ton sort ! Rends plutôt coup pour coup ! Ne desserre plus les mandibules que pour laisser échapper dans un remous quelques traits qui font mouche ou pour crever, d'un*

coup de museau, les testicules des raisins de mer !

Comment je me suis retrouvé sous l'émulsion d'une carte postale en couleurs enfermée dans le château d'If? J'ai plusieurs versions de rechange, selon mes humeurs. Nous rentrons là dans le début du début. J'ai temporisé, j'ai ménagé mes effets et toutes ces manœuvres de diversion n'ont suscité aucune porte de sortie. Il faut y aller.

Commençons par la version « Moire, Khôl et Rahat-Loukoum ». C'est l'historiette de mes jours de bonne humeur lubrique. Contredisons-nous sans cesse.

J'ai déjà annoncé au petit bonheur avoir été un jeune abbé aux yeux cernés de pieuseries. Il me faut rectifier légèrement le tir. Le monde était effectivement borné par les œillères de mon bréviaire. Je jetais des coups d'œil à côté, dessus, dessous et dans le point de mire que formait l'entrejambe des pages. Et dans cette vision mutilée des choses s'immiscaient tout de même quelques lopins d'un délicieux paradis. J'étais répétiteur ou un truc comme ça dans un collège de Maghrébines confrontées aux problèmes du bilinguisme, du déracinement culturel et de la déperdition scolaire dans les cités d'urgence et les quartiers d'intervention. J'avais devant moi des lèvres ourlées de mauve aux commissures piquées d'un blason de lapis-lazuli. Ces bouches de figue mûre mastiquaient des chewing-gums roses qui se mêlaient à des langues bifides. Sssss, persiflait la langue du diable ! Les volants de taffetas découvraient des jupons de dentelle qui laissaient entrevoir d'aériennes combinaisons puis des résilles et des carrés circonspects d'une peau d'ivoire. Les Mauresques sortaient de leur sac en perles des olisbos glaireux qu'elles croquaient en clignant de l'œil. Sous la soutane, dire que l'on trique n'a plus rien de révolution-

naire ni même de graveleux. Que l'on persiste à mentalement triquer au fond de la mer en en étant réduit à une pauvre bouillie d'os grevée d'arapèdes et de goémon, voici qui renseigne tout à fait sur la puissance des élans vitaux. Mais il faut couper court à ce genre d'hypothèse. Ce n'est qu'un poulpe qui est venu s'accrocher un moment à mon appendice caudal.

Ai-je été séditieux ? Ai-je tenté de relancer l'hérésie cathare ? Ai-je partagé avec quelques ribaudes de la poudre de cantharide ? Quelles orgies, rue d'Aubagne, ont fini dans le sang ? Nouveau Savonarole, ai-je été le censeur de la cité, fustigeant les trafics d'influence, les dessous de table, les fausses factures, la gabegie, les laboratoires clandestins, les troupeaux de jeunes ivrognes buvant leur vinasse dans la pisse et le vomi ? Me suis-je laissé entraîner, jeune prêtre hyperbranché, à faire un casse avec la bande de loubards que je noyautais, raflant deux kilos de plaquettes de nautamine chez un apothicaire terrifié ? Je ne me souviens de rien. Où se sont enfuis mes mobiles surannés ? On a dit que j'étais le précepteur indiscret du Masque de fer, que j'étais un indic mis définitivement au vert pour échapper au milieu. Que j'étais l'éminence grise de la french connection. De toutes ces interprétations calomnieuses, je me fous et me contrefous. Je crois que je suis, un beau jour quelconque, parti pour le château d'If racolé sur le Vieux Port par un meneur en bateau. Rien de plus qu'une balade touristique. Et depuis un égaré.

II

*Une terre plus ferme.
Inventaire des lieux et récapitulation historique.*

La porte de l'hôpital s'est trop souvent refermée sur moi. Et maintenant mon verbiage fait de même, couche après couche, impasse après impasse. J'ai longtemps rasé les murs, les mains sur les mains de mon ombre et ma bouche plaquée au noir. Je me suis enfermé dans mes souvenirs. Questions et réponses, tout s'y échangeait. Je me donnais des interviews. Cher Faria, que pensez-vous de... Ah, je pensais, je pensais, je pensais... Toujours le fin mot. Bonnes paroles et bouche d'or. Des bulles éclataient dans ma voix pour se répercuter dans mon crâne vide.

Je me suis enfoncé là-dedans, dans le mou du ventre de ma mémoire caséiforme et j'y ai rencontré des cycles, des ronds, le bel effet de mes crachats dans l'eau. Toujours les mêmes cycles, toujours le même retour des feuilles et toujours les mêmes chutes. Mes parcours ont suivi, tout a suivi la même courbe, la

même inclinaison. Mendiant à Maldormé neuf mois par an, puis, lorsque l'hiver pousse une pointe, l'hôpital psychiatrique. De la calanque de Maldormé à l'hôpital de la Timone, l'année boucle sa pirouette. Faria peut divaguer sur ses rails. Ses arrières, somme toute, sont solides.

Les pilules que l'on m'offre à l'hôpital et que je mélange au vin ont le sens de la litote et de l'euphémisme. Du Noctran pour la nuit, ô Panthéon des dieux modernes ! De l'Urbanil pour le sens civique, de l'Equanil pour être d'humeur égale, du Conflictan pour doucher les guerres froides et intimes, enfin du Cantor pour comparer les infinis. Je déambule en charentaises et pyjamas. Les écuelles passent sous les portes et par le soupirail, la mer se mêle au ciel, le ciel à la mer, dans la buée chaude que les îles soupirent. Andante.

Devant la calanque de Maldormé, la couleur outremer m'a beaucoup fait réfléchir, réfléchir comme le font les songe-creux, les morts-vivants, c'est-à-dire badant quelques impressions, des gargouillis de bidet au fond du ventre et la tête en marmelade. Outremer, on pouvait, dans des temps reculés, le concevoir, outre-terre, outre-ciel et outre sa propre carcasse, en outre.

Outremer, étaient-ce les staccati de croupe de Joséphine Baker dans son paréo de bananes ? Était-ce la prière d'Orient d'un vieillard sableux soufflant au matin sur son brasero pour réchauffer du thé vert ? Était-ce la marge du monde, son à-pic peuplé de chimères ? Si la terre était plate, en tournerions-nous moins en rond pour autant ? Donc, je songeais creusement à l'outremer qui veloute les vagues. Album, vents des rumeurs, jeunesse de partir ! Qui suis-je, où cours-je, dans quel état j'erre ? Je suis arrivé jusqu'à un âge avancé par on ne sait quel abus divin, quelle céleste

promulgation. Et pourtant, j'ai fait avancer la bête à coups de neuroleptiques et de pinard. J'ai traîné la bête et ses bégaiements dans tous les caniveaux. Je l'ai forcée à trouver sa pitance dans tous les vide-ordures. Et nous voilà encore tous deux, chevillés par des morceaux de tissus et par les ficelles qui empêchent mes charentaises de bâiller. Et je passe encore, trépassé, confondant mes jours et mes nuits, me trompant encore d'histoire, du feuilleton Monte-Cristo à ma cellule d'hiver et de ma cellule à la mer. Clochard des plages. Maniac-dépressif en villégiature. Toutes les variations sont permises mais une seule chose est vraie : croyant tous les jours mourir, je me réveille chaque matin dans la même peau.

Imaginons. Non, pas encore. N'entamons pas nos provisions. Il sera toujours temps, après, lorsque je me sentirai à court. De toute façon, que vaut cette faculté d'empiler des images ? Pas grand-chose, à mon avis. C'est au réel que je veux avoir affaire, même si le sens de ce dernier mot m'échappe encore. Je veux avoir à faire avec ce que je vois, ce que je touche et ce que je sens.

Tout autour de moi s'étendent des rumeurs. Cette époque a multiplié les échos et les machines sont devenues plus bavardes que les êtres. Ville dans sa bauge de mots que le mistral disperse sur la mer avec les fumées d'usine qui rendent le ciel écarlate de l'Estaque à Calelongue. Et s'il pleut, parfois, rarement, ce sont encore des mots accumulés dans les nuages qui nous pleurent dessus après avoir été filtrés par la suie, la crasse et la poussière. Ils tombent dans leur monotonie de glas et personne ne se penche pour les ramasser.

Où l'on entend l'abbé Faria, avatar d'un personnage de feuilleton, apostropher sa ville et la couvrir d'invectives. Où l'on voit le susdit prophète tenter de vider l'abcès d'un drame aussi imaginaire que latent. Où l'on circule parmi les quartiers détruits d'une ville avide de rumeurs, de clichés, de ragots et comment la haine et la bêtise s'en donnent à cœur joie. Enfin, comment la cité masochiste s'acharne à nier sa sensualité, à effacer son histoire, à tourner le dos à l'Orient, comme une fille de vie prête à se racheter une conduite, au risque de mourir de conformisme et d'ennui.

Gibes ou Bas Canal



Maquette : J.-P. Reissner
Document : Plan de ville, 1932
Collection de la Chambre de Commerce
et d'Industrie de Marseille

ISBN : 2-86744-147-1
F1 0147-89-2

85,00 FF

